

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 39

Artikel: A mon cher "Conteur"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206307>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LOU SUCRIER DES COITRONNET

LES Coitronnet l'avan richu dé cadao à lau mariadzou, on bi sucrier dora, io l'ai avai écri dessus ein letrres d'ò : *amitié sincère* et vo poedè comptà que l'étaï on tot bi. Héli Coitronnet et sa fenna, l'Augustine, l'ai tenieint ridou et n'aran pas vollhiu lou bresi pô bein oquî; lou réduisan dein lou garderobe et ne lou chaillessei djamé que dein lei grantas oeucons et pô lei rémoua la pussa. On bi dzo, ein fotemasseint, l'Augustine laissè tzezi son sucrià, que sé breza ein six bocons! assebin la fenna fut tot eimbètaïe pou avouà la catastrofè à son n'homou que l'étaï pourtant bin pllie galé et dzeinti qué li, cà faut bein derrè que l'est la fenna que portavè les tzaussés dein lou ménadzou et que l'étaï onna ride critze. Apri avai réfléchi un pucheint momeint, l'Augustine crié à sa bouèba : Margot, vein vâ vère, te vâ que yè bresi lou bi sucrier; te faut derrè à ton père que l'est té que l'a bresi; té vaut pas brâmâ (me faut bein vao derrè que ellia bouèba étaï bein gatafè pè sa mère passeque l'étaï fille unique, l'étaï veniate apri houit ans dé mariadzou!)

Manqué pas, quand lou père reveint à la maison, la bouèba l'ai de, ein faasi asseimblant de plliora (l'étaï dza coummeint sa mère, ne valliai pas tchè) :

— Té faut pas mé brâmâ, père, yè bresi lou bi sucrier!

— L'est bein damadzou, que l'ei fâ son père, passeque ta piorna dé mère te vao disputâ ridou, mâ ne té faut pas t'èin inquietâ, l'ei derri que l'est mé que l'ai ébréquâ.

Et vouaite qué mon Coitronnet que va traova sa tsira, que ne fasai asseimbleint dé rein, et l'ei dè ein faseint dè pussieintes soupirâtes :

— Su bein fatzi, mâ yè bresi lou bio sucrier, mâ pas pè espret.

Vos arrai fallhiu verré coumeint l'Augustine l'a réchu son n'homou; quienna débordonnaïe dé pouettés raisons : mauladrâ, prouprou à rein, brezetot, esseptra, esseptra... et lou pourrou drôlou baissivè la tita coumeint on tsein, to eimbètaï; l'avai fini pâ crairè que l'étaï bein li que l'avâ fei les brequiés à dé bon et espret!!

Sa crouïa fenna, l'avai assebin fini pâ crairè que son pourrou Héli étaï lou vrai coupabliou ein bresieint lou sucrier et lei chailliate dé la maison ein borrient les portes ein deseint à sa bouèba :

— Te ne sâ pas cei que l'a fè ton père? Ye l'a bresi lou bi potet à sucrou!

Et vouaite que coumeint on appreint ais enfants à respectâ lau pareints et à ne pas derrè des dzanliés!

MÉRINE.

AU VERT

J. M. — La critique est aisée, dit-on. C'est sans doute pour cela que certains en usent et abusent. La critique est même devenue une institution sacro-sainte, qui a ses grands pré-

tres et dont il est de très mauvais goût de discuter les arrêts. Ils font loi.

Pourquoi donc ne pas laisser chacun juger à son gré les œuvres publiquement présentées? Ne devrait-on pas, peut-être, à cette critique instituée, d'avoir tant de gens qui n'ont plus d'opinion propre? Ils attendent, pour se prononcer, le verdict des grands maîtres de la critique et l'adoptent, les yeux fermés, alors même qu'il est souvent en parfait désaccord avec l'impression dont ils n'ont pu se défendre à la lecture, à l'audition ou à la vue de l'œuvre en cause. Puis, pour s'excuser de cette contradiction, ils se disent lâchement : « Il faut croire que je n'y connais rien ».

D'ailleurs, est-on jamais sûr de l'absolue sincérité des jugements de la critique? Il y a tant de raisons susceptibles d'influencer le juge, même le plus convaincu d'impartialité. De plus, une œuvre peut produire tant d'impressions diverses — autant de personnes, autant d'impressions. Qui donc ose dire : la mienne seule est la bonne?

Ne faudrait-il pas attribuer surtout la notoriété des maîtres de la critique à la soumission servile de tant de gens qui n'ont pas le courage de leur opinion ou qui sont trop indolents pour s'en faire une? L'infailibilité de ces critiques est, en effet, terriblement ébranlée par le désaccord qui souvent existe entre eux. Telle œuvre qui plaît à l'un, déplaît à l'autre; les qualités que l'un y a trouvées, sont défauts pour l'autre. Nous ne nous souvenons pas qui, par de nombreux exemples, avait montré ces amusantes contradictions entre critiques.

Que de fois nous est-il arrivé de demander leur sentiment à des personnes sortant d'une conférence, d'un concert ou d'une exposition d'art.

« Oui... oui..., nous répondaient-elles, hésitantes, pas mal... pas mal... Je suis impatient de savoir ce qu'en dira demain, dans son journal, M. X. ou M. Y. »

Alors, le lendemain, quand M. X. ou M. Y. avait parlé, plus trace d'hésitation : c'était superbe ou c'était atroce.

Et quand M. X. et M. Y. différaient d'avis, alors leurs bons lecteurs n'y étaient plus du tout.

Allons, bonnes gens, nos frères, quand une œuvre littéraire ou artistique nous plaît ou ne nous plaît pas, avouons-le franchement. Qu'importe, après tout, à notre bonheur, que nous soyons ou non d'accord avec M. X. ou M. Y., qu'il nous taxe d'imbéciles ou qu'il ait l'air de nous tenir pour de fins connaisseurs.

Ceci dit, donc, tout simplement pour vous recommander la lecture des *Douze croquis campagnards*, de mon ami Pierre Alin. Puissiez-vous y trouver un plaisir égal à celui que j'y ai trouvé, amitié mise à part. Quelques-uns de ces croquis, — vous les reconnaîtrez tout de suite — ont paru jadis dans le *Conteur*; ils furent très goûtés.

Dans la préface de ses croquis, dédiée à M. Philippe Godet, Pierre Alin dit :

* En vente dans les principales librairies.

« Croqués en terre romande, ils marquent pour moi — entre deux hivers d'un Paris de fièvre et d'outrance — une étape de verdure, une oasis de tranquillité et de repos.

» Je me suis mis au vert, corps et âme. J'ai humé, pendant quelques mois, l'odeur âpre de la terre; l'arôme des feuillages mouillés de pluie; des étables violentes ou paisibles, des surnaux gonflés de sève et des foin craquant au soleil... »

Vous jugerez bien vous-mêmes, chers lecteurs, si les croquis de Pierre Alin sont bien le réel et l'expression vraie et sincère d'impressions champêtres fortement ressenties.

Pour vous mettre en appétit, voici un de ces croquis, pris au hasard parmi ceux qui n'ont pas paru dans le *Conteur*.

*

Les faucheurs.

A Freddy Colomb.

A l'heure où la nuit pâle et grise
Se traîne encor au bord du ciel,
Monte déjà comme un appel
Le long cri des faux qu'on aiguise!

Sous la faux qui grince et qui mord,
Le champ devient une hécatombe
Où le blé mûr chancelle et tombe
Comme un roi frêle, casqué d'or!

Les jambes largement campées,
Les hommes jettent au soleil
Le grand geste des faux, pareil
A l'éclair chantant des épées.

Fauchez dans la plaine sans fin
Aux lourdes promesses sacrées;
Fauchez pour les miches dorées;
Bas le blé!! Fauchez pour la faim!

PIERRE ALIN.

En campagne. — Entre soldats du bataillon 10, après la manœuvre :

— Pourquoi donc les lézards recherchent-ils les vieux murs?

— !?

— C'est pour y trouver des *lézardes*!

A MON CHER « CONTEUR »

Voici donc la seconde lettre et le troisième grief de la fidèle amie, dont les idées ne concordent pas toujours avec celles de son cher *Conteur*. A samedi prochain la réponse de ce dernier; oh! quelques mots seulement.

*

Mon cher *Conteur*,

Voici mon troisième grief qui gît plutôt dans une divergence de vues.

Dans l'article de tête du numéro du 10 septembre, « Un coup d'épée dans l'eau », destiné à réfuter une bonne dame qui accuse d'irrégion ceux qui s'en prennent aux *mômiers* et à la *mômerie*, tu t'en vas par une tactique ingénieuse dénicher un fragment de journal religieux paru en 1872. Ce document doit, selon toi, couvrir de confusion ceux qui te blâment en

démontrant d'une façon irréfutable en quoi consiste la vraie manière d'être pieux.

Tout d'abord, disons que je doute fort que le vieux *chrétien du vieil évangile* qui signe ainsi ce document soit M^{me} de Gasparin. Celle-ci avait trop le courage de ses opinions pour se cacher sous un pseudonyme, ce qu'elle a du reste bien fait voir dans son livre : *Quelques défauts des chrétiens d'aujourd'hui*.

J'inclinerais plutôt à penser que l'auteur de l'article serait un pasteur de l'église nationale officielle, qui, voyant son auditoire habituel diminuer, s'en prend à ceux qui fréquentent trop, selon lui, les assemblées religieuses d'un caractère privé.

Avec lui, cependant, je suis pleinement d'accord que la piété chrétienne vraie doit être une vie pénétrant notre vie tout entière, réchauffant le cœur d'une charité sincère, ennoblissant tout travail et le rendant joyeux. Je conviens aussi que ce n'est nullement le plus ou moins de prédications entendues qui constitue l'homme pieux.

Mais s'en suit-il que cette vie intérieure de « l'homme caché avec Christ en Dieu » n'a pas besoin d'être fortifiée, entretenue, éclairée ?

Si notre corps, pour maintenir ses forces et sa santé, réclame impérieusement ses trois repas quotidiens, l'âme n'a-t-elle pas besoin aussi de se nourrir !

Or, un culte réglementaire ou officiel chaque dimanche, s'il suffit au grand nombre, ne suffit pas à d'autres ; encore en ce point, abstenons-nous de blâmer ou de railler ces derniers.

Il est possible, et je crois l'hypothèse fondée, que la course effrénée aux réunions ou assemblées extraordinaires incriminées par le « Vieux chrétien du vieil Évangile » ait été le fait d'un de ces révéls se produisant de temps à autre dans différents pays, et que le croyant tient pour une manifestation de l'esprit pour réveiller la foi. Je m'abstiens de tout développement de cette idée, étant donné le caractère du *Conteur*.

Mais le point contre lequel je m'insurge absolument, c'est l'assertion aussi fautive que bouffonne, car vraiment elle est l'un et l'autre, que ce grand zèle à courir les assemblées religieuses entame la vie familiale.

Démolir la vie familiale !... le fait d'aller prier avec d'autres, écouter une exhortation ou une exégèse, pendant l'espace d'une heure au plus !!! cela en dehors des cultes officiels ?

Je n'en croyais pas mes yeux, en lisant cela.

Puis j'en vins à former le vœu que notre vie familiale actuelle n'ait jamais d'autres dissolvants qu'un pètiisme exagéré.

Et ici quelle riche matière à un sermon du Jeûne fédéral (genre ancien) sur les causes trop réelles, trop évidentes, hélas, de l'émiettement de la vie de famille d'aujourd'hui. Mais qui le lirait ?

Une grand'mère.

*

Notre aimable correspondante nous prie de rectifier une erreur typographique, commise dans sa dernière lettre. A la quatorzième ligne, il faut le mot *cause* au lieu de *chute*.

La nounou. — C'est vous qui vous présentez comme nourrice ? vous êtes bien petite !

— Oui, mais comme ça, quand l'enfant tombera, il se fera moins de mal.

Table hospitalière. — L'autre jour, le fils d'un voisin, ami de l'héritier des ..., arrive chez celui-ci au moment où on allait se mettre à table.

— Tiens, c'est toi, Maurice, dit la maîtresse de la maison. As-tu soupé ?

— Oui, madame.

— C'est dommage ; tu aurais pu souper avec nous. Nous aurions mis ton couvert à côté de celui de Charles.

Quelques jours après, le fils du voisin survint encore à la même heure que la précédente fois.

M^{me} ... lui pose la même question qu'alors :

« As-tu soupé, Maurice ? »

— Non, madame.

— Oh ! comme tu soupes tard !

LES EXERCICES MILITAIRES

AU XVII^e SIÈCLE

(Suite et fin.)

Commendement général pour porter les armes.

1. Aux armes. 2. Les armes sur l'épaule.
3. Portez bien les armes. 4. Bas les armes.

Préparez-vous pour tirer.

1. Faites glisser votre mousquet de dessus l'épaule. 2. Empoignez le mousquet de la main droite sous le bassinet. 3. Hault le mousquet et lâchez le pied droit. 4. Joygnez votre main gauche au mousquet. 5. Prenez la mesche. 6. Soufflez la mesche. 7. Mettez la mesche sur le serpent. 8. Compassez la mesche. 9. Avec deux doigts couvrez le bassinet. 10. Marchez trois pas. 11. Soufflez la mesche. 12. Ouvrez le bassinet. 13. Couchez en joue. 14. Tirez. Pou.

Retirez-vous et chargez.

1. Remettez la mesche entre les doigts. 2. Soufflez le bassinet. 3. Mettez le pulvérin sur le bassinet. 5. Secouez le bassinet. 6. Tournez le mousquet du côté de l'espée pour le charger en avançant le pied droit. 7. Poudre au canon. 8. Papier après. 9. En deux temps tirez la baguette. 10. Appuyez-la contre l'estomac et l'accourcissez et par trois bourrez. 11. La balle au canon par trois fois bourrez. 12. En deux temps retirez la baguette. 13. Appuyez-la contre l'estomac et la raccourcissez. 14. Remettez la baguette en son lieu.

Remettez le mousquet sur l'épaule.

1. Ramenez votre mousquet de la main gauche. 2. Empoignez votre mousquet de la main droite sous le bassinet. 3. Hault le mousquet en lâchant le pied droit. 4. Remettez le mousquet.

Pique et hallebarde.

1. Pique sur l'épaule. 2. Pique en terre. 3. Hault la pique. 4. Présentez la pique contre l'ennemi. 5. Poussez contre l'ennemi. 6. Poussez contre l'ennemi en avançant. 7. Poussez contre l'ennemi en vous retirant. 8. Pique à terre. 9. Présentez votre pique contre la cavalerie. 10. L'épée à la main. 11. Le tout se fait à droite et à gauche en avant contre l'ennemi et en arrière.

Et ainsi aussi de l'hallebarde, excepté le 9^e et 10^e article.

S'ensuivent les évolutions : 1. Dressez vos rangs et vos files. 2. A droite, remettez vous... (Et ainsi de suite en trente-quatre mouvements.)

1. Lorsque le bataillon est dressé, il faut faire tirer par rangs et remettre en leur rang à la queue du bataillon chacun dans sa file, mais si le front estoit trop grand et trop large, il sera bon de faire une ou plusieurs ouvertures ou passages, pour après avoir tiré pouvoir plus commodément et prestement couler et reprendre leur rang à la queue comment dessus est dit.

2. On peut de mesme façon en avant et en arrière faire feu par demi files et rangs.

3. Item par demi files en avant et en arrière faire feu en continuant la marche.

4. En l'occasion présente on peut soit à droite soit à gauche faire feu par files et se retirer par les rangs pour faire de l'autre côté leur file.

5. Et si la nécessité demandoit de faire feu de deux côtés, il faudra ouvrir le bataillon au milieu et faire tirer aux deux côtés par files et

puis se retirer par les rangs, et reprendre leur file au milieu du bataillon.

6. Pour faire que tout le bataillon consistant en mousquetaires, ou une aile seulement fasse à deux fois salve sur les ennemis, faudra doubler les rangs par demi-files. Ensuite le premier rang mettra le genouil en terre, le second, se tenant debout en la position ordinaire, le sera si bien que le bout du mousquet passe de la moitié la teste du premier. Ces deux rangs ayant tiré, les deux derniers avanceront et, passant dans les intervalles, attendront l'ordre pour tirer de mesme, les premiers se relevant, rechargeront et ainsi continueront.

Chez l'épicier. — Je voudrais un quart de thé.

— Du noir ou du vert ?

— Ça ne fait rien : madame est aveugle.

TENTATION

UN de nos plus dignes et plus sympathiques pasteurs a le travers léger — oh ! très léger — de se croire forcé, même dans la conversation la plus familière, de parler toujours une langue châtiée, un peu précieuse ; il raffine, en un mot. A part ça, un véritable fils de notre bonne terre vaudoise.

Mais le brave homme a compté sans le naturel, qui jamais ne perd ses droits. Dans le village, où l'on sourit en cachette de l'innocente manie du bon pasteur, on est tout heureux lorsqu'il lui échappe quelque une de ces expressions savoureuses qui sont le charme de notre parler vaudois.

L'autre jour, le digne ministre fut convié à l'une de ces réunions que les fidèles paroissiennes aiment à organiser pour s'entretenir des œuvres de charité... et de beaucoup d'autres encore. Vers les quatre heures, selon l'usage, on apporte le thé, accompagné des plus succulents produits de la pâtisserie du bourg voisin.

M. le ministre ne se fait pas prier pour prendre part à la collation ; bien au contraire. Il adore les sucreries, ce qui est, on en conviendra, la plus pardonnable de toutes nos petites faiblesses.

La maîtresse de maison, qui connaît les goûts de son hôte, le presse de se servir de ces excellents petits bonbons. Il cède sans façon à cette invite.

Une fois encore — la cinquième, ma parole — la bonne dame passe le plat séducteur sous le nez de son invité.

Un rude combat se livre alors dans l'âme du bon pasteur. D'une part, la bienséance et la réserve évangélique lui commandent de refuser ; de l'autre, sa gourmandise l'incite fortement à profiter de l'occasion. Cette dernière l'emporte.

— Excusez-moi, madame, fait-il, mais, vous savez, moi, j'ai un « bec à coucons ».

BERT-NET.

Echo du dernier rassemblement. — Parce qu'on est soldat, qu'on a un fusil, une baïonnette et même des cartouches à blanc, ce n'est pas une raison pour qu'on soit un tout crâne.

Aussi aux dernières manœuvres, au combat de Lavigny, X... était mal à son aise, parce qu'il avait entendu le colonel brigadier qui disait de sa grosse voix : « J'entends que les choses se passent comme si nous étions en état de guerre véritable ! »

Ma foi, dès que les premières cartouches furent tirées, X... se sentit tout *moindre* et au bout d'un moment, n'y pouvant plus tenir, il prit ses jambes à son cou.

— Hé, là bas, Chose : où courez-vous comme ça ? que lui crie son lieutenant.

— Ne vous intéressez pas, mon lieutenant, fait le fuyard, sans s'arrêter, le colonel a dit de faire